
Avant-propos

Author(s): André GIDE

Source: *Présence Africaine*, Novembre - Décembre 1947, No. 1 (Novembre - Décembre 1947), pp. 3-6

Published by: Présence Africaine Editions

Stable URL: <https://www.jstor.org/stable/24346670>

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at <https://about.jstor.org/terms>



is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *Présence Africaine*

JSTOR

Avant-propos

par André GIDE

Durant longtemps, les peuples dits civilisés n'ont guère prêté attention au monde noir de l'Afrique que pour l'exploiter. Il s'y mêlait parfois un peu de curiosité, de la part de certains, du moins, qui restent soucieux de l'étrange. « L'Afrique apporte toujours quelque chose de rare », écrivait déjà Rabelais. Produits précieux que ne fournissaient point nos terres tempérées : ébène, ivoire, animaux bizarres ou terribles... Mais surtout le bétail humain offrait possibilité pour des profits considérables. L'Afrique méritait donc qu'on s'occupât d'elle. Non que l'on estimât alors qu'on eût rien à apprendre d'elle et de ses peuples arriérés ; mais il y avait chez elle et chez eux, sans doute, beaucoup à prendre, à piller. Tout au plus quelques âmes enclines à la pitié s'indignèrent devant certains flagrants abus et se penchèrent avec commisération au-dessus de leurs frères douloureux. C'était notre devoir de tâcher de les élever jusqu'à nous...

Nous comprenons aujourd'hui que ces méprisés d'hier ont peut-être, eux aussi, quelque chose à dire ; qu'il n'y a pas seulement à chercher à les instruire, mais encore à les écouter.

Si riche et si belle que soit notre civilisation, notre culture, nous avons enfin admis qu'elle n'est pas la seule ; pas les seuls nos façons de vivre, nos critères, nos cultes, nos credos et que, s'ils nous paraissent pourtant supérieurs, c'est beaucoup parce que nous avons été formés par eux. Un temps vient où les normes admises importunent, les cadastres et les limites des champs d'activité de l'esprit. On commence à percevoir des voix que l'on n'avait pas d'abord écoutées ; à comprendre que n'est pas nécessairement muet ce qui ne s'exprime pas dans notre langue ; et, sitôt qu'un peu d'attention succède à la surprise première,

PRESENCE AFRICAINE

que ce qui diffère de nous, plus que ce qui nous ressemble, nous instruit.

Donc, à l'égard du peuple noir, trois périodes, trois attitudes ; et nous sommes à la dernière. D'abord, l'exploitation ; puis la condescendante pitié ; puis enfin cette compréhension qui fait qu'on ne cherche plus seulement à le secourir, à l'élever et, progressivement, à l'instruire ; mais aussi bien à se laisser instruire par lui. On découvrit soudain qu'il aurait, lui aussi, quelque chose à nous dire, mais que, pour qu'il nous parle, il importe d'abord de consentir à l'écouter.

Ce ne fut pourtant point par la parole qu'il se fit d'abord entendre, mais par la musique. A travers beaucoup de fatras et ratiocinations fuligineuses, Gobineau, le premier je crois, nous apporte sur ce point quelques clartés révélatrices, et je devrais dire : prophétiques. Ces lignes de l'Inégalité des races humaines (1) valent d'être citées, conclusion d'un long exposé où Gobineau tente d'établir que « l'élément noir est indispensable pour développer le génie artistique dans une race », car, dit-il, « le nègre est la créature humaine la plus énergiquement saisie par l'émotion artistique » (il est vrai qu'il ajoute : « ...mais à cette condition indispensable que son intelligence en aura pénétré le sens et compris la portée » ; ce qui nous laisse bien perplexes — et je ne puis le suivre dans ses hasardeuses théories de métissage). Et Gobineau conclut : « Ainsi le nègre possède au plus haut degré la faculté sensuelle sans laquelle il n'y a pas d'art possible. » Suit toujours la même sage, très sage restriction : « ...et, d'autre part, l'absence des aptitudes intellectuelles le rend complètement impropre (?) à la culture de l'art, même à l'appréciation de ce que cette noble application de l'intelligence des humains peut produire d'élevé. » (Parbleu !... O Gobineau, comme vous datez !) Il ne s'agit, ici, pas de cela... et je vous suivais plus allégrement lorsque, à la page précédente, vous disiez : « Dans nos habitudes raffinées, nous nous sommes fait de l'art quelque chose de si intimement lié avec ce que les méditations de l'esprit et les suggestions de la science ont de plus sublime, que ce n'est que par abstraction, et avec un certain effort, que nous pouvons en étendre la notion jusqu'à la danse. » (Cette abstraction de l'encombrement de l'esprit, nous savons aujourd'hui

(1) Livre II, chap. VII.

l'obtenir sans effort du tout !) « Pour le nègre, au contraire, la danse est, avec la musique, l'objet de la plus irrésistible passion. C'est parce que la sensualité est pour presque tout, sinon tout, dans la danse. » Est-ce retour à la barbarie ? Nous nous sommes beaucoup rapprochés de cela, ces derniers temps.

Toujours est-il que la musique nègre fit irruption dans notre savante culture et bouscula soudain nos clefs de sol, nos modes, nos subtils et délicats moyens d'expression de l'âme par les sons. Triomphante sensualité ; jouvence. Le jazz ne s'adressait plus tant, ou plus du tout, à la seule intelligence, mais à notre machine entière, que les battements de son rythme exaltait. Comme Antée reprenait vaillance dans son contact avec le sol, la communion avec une élémentaire et sauvage énergie régénèrait nos forces déclinantes.

Puis ce fut le tour des arts plastiques. On découvrit les masques, les statuettes, d'étranges figures sculptées et peintes. Elles cessèrent de paraître informes ou hideuses dès l'instant où l'on consentit à ne plus les comparer aux canons gréco-latins où nous avions jusqu'alors cantonné notre concept occidental et septentrional de la beauté. Il n'était plus question de beauté, de laideur, mais bien d'une émotion directe, d'une manifestation spontanée. Pourquoi l'art se proposerait-il d'exprimer toujours la paix, la quiétude conquise, l'harmonie ? Pourquoi pas d'autres satisfactions, à coup sûr réelles, plus élémentaires : d'angoisse panique, de stupeur, de férocité, de terreur ? Ces manifestations plastiques (fallait-il encore les considérer vraiment comme des « œuvres d'art » ?) prirent place dans nos musées ; sur le marché mondial, firent prime et connurent une valeur marchande considérable. En raison de quoi tout s'incline. Décidément, ces objets-là avaient de la valeur. Les peuplades capables de les produire avaient donc quelque chose à nous dire. Cependant, le langage même, le langage parlé, leur faisait défaut, du moins pour communiquer avec nous. Les moyens plastiques, la musique triomphaient ; la littérature restait en retard, inexistante ou tout au moins insoupçonnable, insoupçonnée. La revue que voici prétend s'adresser aux peuples noirs pour ce que nous croyons avoir à leur dire ; mais, plus et mieux encore, elle prétend leur offrir le moyen de nous parler.

Puissent ne pas être insurmontables les difficultés que l'on pressent aussitôt qui vont se dresser à l'encontre. Tan-

PRESENCE AFRICAINE

dis que la musique et la plastique nègres s'offraient directement à nous sans emprunter rien à notre culture, pour nous parler, pour être comprises par nous, il faut ici recourir à notre langue, instrument d'emprunt, et qui risque de tout fausser. D'autant plus que l'état d'infériorité où nous avons, jusqu'à présent, maintenu par rapport à nous le monde noir, entretient celui-ci dans la croyance que, pour être digne de nous intéresser, il lui faut d'abord accepter une grande part de notre culture, se mettre à notre école, montrer que lui aussi peut sentir, raisonner, être ému et émouvoir, etc., comme nous. Ce qu'il a sans doute de plus particulier, l'étrangeté même de son lyrisme, reste intraduisible et ne peut, je le crains, nous parvenir que tempérée, qu'assagie. Ses extraordinaires facultés d'assimilation, ou plus exactement de mimétisme, jointes à son désir de nous plaire, le feront, lorsqu'il s'adressera à nous, s'observer, se retenir. Il importe dès lors de l'aider à prendre cette conscience de soi et cette confiance en soi qui lui manquent encore ; cette assurance dans l'affirmation de ses vertus les plus spécifiques, sans souci de notre approbation. Et je gage que c'est alors qu'il sera le mieux écouté. Ce que je lui souhaite, c'est un Whitman.

Que cette revue lui soit ouverte, il va sans dire ; elle voudrait faire davantage : le provoquer ; car il advient souvent que des énergies latentes n'ont besoin que d'un appel pour se déclarer. En attendant, Présence africaine se propose un vaste programme : accueillir tout ce qui a trait à la cause des noirs, et toute voix du peuple noir qui lui paraisse mériter d'être entendue.

André GIDE.

Octobre 1947.